

## **Paysages transalpins : la vallée du Pô et les enjeux de l'écriture paysagère dans les Géographies universelles (1810-1934)**

### *Transalpine landscapes: the Po valley and the stakes of landscape writing in the Universal Geographies (1810-1934)*

Par Federico Ferretti Publié le 18/07/2010 sur Projet de Paysage - [www.projetsdepaysage.fr](http://www.projetsdepaysage.fr)

#### **Introduction : paysage et récit du monde**

Les trois *Géographies universelles* de Malte-Brun, de Reclus et des élèves de Vidal de la Blache sont des classiques de la géographie. Elles constituent un corpus considérable que divers chercheurs ont commencé à aborder dans son ensemble (Deprest, 2005 ; Ferras, 1989), dans la mesure où il s'agit d'ouvrages écrits comme des résumés des connaissances scientifiques de leur époque. Nous trouvons aussi de fréquents éléments d'intertextualité d'une *Géographie universelle* à l'autre : leurs textes dialoguent souvent entre eux et se répondent par citations et critiques tout à la fois<sup>1</sup>.

Dans la première moitié du XIXe siècle, grâce aux voyages d'Alexandre de Humboldt, l'idée de paysage en géographie passe du domaine de l'esthétique à celui de la science. Les trois *Géographies universelles* ont quelques dettes envers le voyageur allemand, ainsi qu'envers l'*Erdkunde* de Carl Ritter. Mais de quelle façon relèvent-elles de l'écriture paysagère de leur époque ? Et cette écriture sur le thème du paysage, comment évolue-t-elle d'un auteur à l'autre ?

Nous allons aborder l'étude de ces trois textes par le biais d'un exemple significatif : la vallée du Pô, qui se caractérise par la densité de ses paysages humains et par son histoire. Là, autour de la voie Émilienne, la *piantata* et les axes de l'ancienne centuriation romaine structurent un paysage historique cohérent, situé au carrefour du « pays » des montagnes et de celui de la plaine marécageuse. Chaque *Géographie universelle* apporte sa clé de lecture de ces paysages.

Il faut parler ici de la vallée du Pô et non de l'Italie du Nord : en effet, c'est avec la notion de bassin fluvial que toutes les trois *Géographies universelles* abordent cette « région naturelle ». Cela relève d'un principe unifiant face à une histoire politique où chacun des trois auteurs considère en fait une Italie différente.

Malte-Brun écrit à l'époque des États préunitaires, Reclus pendant la période où l'Italie est déjà unie, sans avoir encore pris Trente et Trieste ; Jules Sion enfin étudie l'Italie lorsque ses

confins, après le traité de Versailles, ont atteint au nord la ligne de crête du Brenner et à l'est celle du Triglav. Quel rôle jouent les cadres paysagers envisagés dans les choix de découpage régional des trois auteurs ?

### **Malte-Brun et les États préunitaires**

Dans l'écriture de Malte-Brun, l'influence romantique est évidente, tout comme l'idée de voyage telle qu'elle se répand dans la bourgeoisie européenne aux XVIIIe et XIXe siècles. Le voyage en Italie était une composante essentielle du Grand Tour et nous pouvons entendre, dans les premières pages que le géographe consacre à l'Italie, l'écho du célèbre voyage de Goethe. Cet écrivain est à l'origine de l'idée de paysage chez les romantiques, où « un regard intentionnel se pose sur un lieu et découpe de l'ensemble vivant des éléments significatifs qui doivent faire scène, image, ou tableau. Le paysage est représentation, dans l'échange incessant de la peinture et de la nature, ou plutôt dans la transposition picturale de la perception de la nature » (Besse, 1999, p. 73).

L'écriture de Malte-Brun relève de cette approche picturale : dans son ouvrage, après les « contrées pittoresques » de l'Allemagne et les « belles vallées et hautes montagnes » de la Suisse, nous arrivons en Italie en percevant le changement soudain du paysage après le passage des Alpes. « L'Italie va nous offrir son ciel azuré, ses sites enchanteurs, ses souvenirs classiques et ses chefs-d'œuvre des arts. À peine arrivés sur le versant méridional des Alpes, nous verrons changer tout à coup la végétation, les hommes et les usages. » (Malte-Brun, 1847, vol. IV, p. 89.) Donc nous remarquons, après le passage du col alpin, une altérité dans la géographie perçue par le regard. Malte-Brun mélange tout cela avec des considérations assez « déterministes » sur le rôle joué par le climat méditerranéen dans le développement de la civilisation de l'ancienne Rome. « Il semble qu'un climat favorable au laurier, au myrte et à l'olivier, porte l'homme à l'amour de la gloire et aux bienfaits de la civilisation. L'Italie n'a-t-elle point produit le peuple qui fut le maître du monde ? » (*Ibid.*, p. 89.)

Néanmoins, l'auteur remarque la différence du climat et de la végétation de l'Italie septentrionale face à ceux de la plupart des autres régions de la Méditerranée. La vallée du Pô est la première « région » envisagée, en se caractérisant tout d'abord par la richesse de ses moissons. « Rien n'égale la fertilité de la première région, qui occupe toute la vallée du Pô, elle produit une grande quantité de riz, diverses espèces de grains et surtout celle qui sert à faire les pâtes et les macaronis dont les Italiens sont si friands. » (*Ibid.*, p. 91.) Malgré cette introduction, le reste du récit de Malte-Brun ne s'organise pas en suivant les limites naturelles de la région, mais d'après les divisions institutionnelles des innombrables États préunitaires.

Cela fait qu'une région assez homogène comme celle de la voie émilienne est divisée en trois zones différentes, correspondant aux duchés de Parme et de Modène et à l'État de l'Église. C'est sur l'un de ces traits du parcours que le géographe s'arrête pour contempler le paysage de la *piantata* émilienne qui borde l'ancienne route. « Entre Modène et Reggio, la campagne est belle, fertile, et les coteaux voisins sont couverts de maisons de plaisance et de vignes qui se marient agréablement avec des arbres qui produisent des fruits délicieux. » (*Ibid.*, p. 149.)

Cet exemple de culture mélangée (*promiscua*) caractérise plusieurs régions de l'Italie centrale et septentrionale et consiste en une juxtaposition de rangées de vignobles aux arbres fruitiers (la « vigne mariée »), avec souvent une implantation de céréales en dessous. D'après Maurice Aymard, il s'agit de l'un des traits distinctifs du paysage agraire du Nord et du centre de la péninsule. « L'opposition qui ne cesse de se renforcer serait celle du paysage *a campi e erba*, typique de l'Italie méridionale, et de la *piantata* de la plaine du Pô ou de l'*alberata* de la Toscane, des Marches et de l'Ombrie » (Aymard, 1973, p. 494). Les géographes et historiens italiens contemporains, notamment Emilio Sereni et Lucio Gambi (Sereni, 1961 ; Gambi, 1973), ont beaucoup travaillé sur le lien entre ce phénomène et la structure sociale du métayage, qui contraignait les paysans à différencier la production de leur petite pièce de terrain. Voilà un exemple de l'application du concept de paysage à l'histoire sociale d'un territoire : c'est le paysage même qui témoigne de la présence de ces rapports de propriété. Ce n'est pas par hasard que dans la deuxième moitié du XXe siècle, de manière concomitante avec l'abolition du métayage, disparaissaient aussi la *piantata* et l'*alberata*.

Mais Malte-Brun, évidemment, n'a pas encore conscience des outils intellectuels de la science du siècle suivant et il aborde les paysages ruraux en se limitant à remarquer la « beauté » de cette végétation. Dans sa géographie de la péninsule, c'est encore l'énumération de données statistiques, des villes et de leurs monuments qui l'emporte sur l'étude de dynamiques territoriales plus profondes.

Le géographe aborde ensuite de façon visuelle ce que, aujourd'hui, nous appellerions les « paysages urbains » : il dit par exemple que nous ne pouvons pas vraiment comprendre Gênes si nous ne la voyons pas du point de vue du marin. « Il faut voir Gênes du côté de la mer pour en avoir une idée favorable. » (Malte-Brun, *op. cit.*, p. 135.) Nous devinons aussi certains aspects de l'économie de cette ville en observant ses habitants et en comparant leur aspect avec la capitale du royaume sarde, Turin. « On n'y voit point, comme à Turin, ces seigneurs poudrés et frisés comme nos marquis de théâtre, ni cette morgue, ni cette étiquette qui règnent dans les villes où les nobles sont riches et puissants : et c'est sans doute aux occupations commerciales qu'il faut en attribuer la cause. » (*Ibid.*, p. 137.)

Le Danois quitte la vallée du Pô en citant la ville qui était sa porte d'entrée dans le système viaire de l'Empire romain : « [Rimini] bâtie avec élégance sur le bord de la mer, était le lieu où se terminaient la voie flaminienne et la voie émilienne » (*ibid.*, p. 176).

### **Reclus et la « section de la vallée »**

Avec Reclus, beaucoup de choses vont changer. Tout d'abord, les 332 pages qu'il consacre à l'Italie en 1876 dans sa *Nouvelle Géographie universelle* sont organisées selon un découpage qui ne suit pas les divisions administratives du nouvel État italien. Il s'attache à des régions naturelles qui correspondent souvent à des bassins hydrographiques, parmi lesquels celui du Pô constitue le premier chapitre de son Italie. Si Malte-Brun citait le Pô en tant que frontière parmi les petits États préunitaires, chez Reclus les cours d'eau ne sont jamais des limites en soi et le Pô est étudié non comme limite, mais comme agent structurant et unifiant de sa région. Nous avons souvent affirmé que ce choix relève de la même démarche politique qui caractérisait, d'après Franco Farinelli, la « géographie bourgeoise » (Farinelli, 1992, p. 112-113) en

Allemagne entre les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Là, l'invention de la « région naturelle » impliquait la possibilité de penser une science indépendante du savoir d'État. Reclus, géographe mais aussi militant anarchiste et membre de la Première Internationale, connaît bien cette histoire et pense que si nous voulons bâtir un monde nouveau il faut d'abord trouver les moyens pour le représenter : voilà la tâche du géographe. Nous remarquons ici une différence fondamentale avec la géographie de Malte-Brun, où l'État est encore le protagoniste principal du discours.

Reclus envisage les bassins fluviaux en tant qu'unités régionales et historiques : il adhère notamment à la métaphore ritterienne de l'histoire humaine comme un fleuve qui coule depuis la source, qu'il venait d'expliquer dans son célèbre livre *Histoire d'un ruisseau*. Cette méthode conçoit le bassin hydrographique comme un véritable outil conceptuel applicable à chaque région du monde. Cela va inspirer au siècle suivant la *Valley Section* de Patrick Geddes, le père de l'idée d'aménagement territorial, grand lecteur de Reclus et Ritter (Ferretti, 2007, p. 180-190).

Reclus envisage le premier, parmi les géographes étrangers, un aspect de l'Italie que Malte-Brun n'avait pas remarqué. C'est-à-dire la signification historico-territoriale d'une composante du paysage padan, notamment émilien-romagnol : la *centuriation* romaine. « En suivant la voie émilienne entre Cesena et Bologne, de même que çà et là dans le Modénais et le

Parmesan, le voyageur est tout surpris de voir des cheminots égaux, tous parfaitement parallèles, équidistants et perpendiculaires à la grande route » (Reclus, 1876, p.

344). Reclus reconstruit l'histoire de la distribution des terres aux vétérans romains d'après Tite-Live et emploie les œuvres les plus récentes des géographes et des hydrologues italiens comme Carlo Cattaneo et Elia Lombardini pour comprendre la signification de cette persistance millénaire. Ruelles, rangées d'arbres et chenaux correspondaient encore aux limites des carrés de 700 mètres de côté environ auxquels chaque famille de colons avait droit. Cette structure territoriale est à l'origine du processus millénaire de bonification et de mise en culture de la plaine, qui faisait dire au même Cattaneo que la plaine padane n'est pas la mère, mais la fille de ses habitants.

C'est justement avec un regard paysager « humboldtien », pris d'un point de vue élevé sur l'Apennin, que Reclus arrive à expliquer cette connexion. Le voyageur est ravi par des caractères qui font soupçonner des enjeux plus profonds, que le scientifique doit ensuite cerner. « Vues des contreforts de l'Apennin, ces campagnes ressemblent à des damiers de verdure ou de moissons jaunissantes. » (*Ibid.*, p. 344.) Selon l'auteur, les mensurations démontrent qu'il s'agit précisément de l'ancienne centurie dont parlait Live. Si la présence de ce tissu régulier témoigne d'une longue continuité de l'agriculture et de l'installation humaines, son interruption témoigne au contraire des bouleversements territoriaux du Moyen Âge. « Enfin, dans le voisinage des cours d'eaux, le damier des cultures est brusquement interrompu ; la cause en est aux bouleversements qu'ont produits les inondations successives. » (*Ibid.*, p. 345.) Voilà un coup d'œil qui embrasse un paysage où nous pouvons lire avec précision des dynamiques millénaires de l'histoire des relations parmi l'homme et le territoire. De l'intuition romantique de Goethe, qui définit la puissante planification territoriale romaine comme une seconde nature opérante pour des buts civils, nous passons ici à l'étude scientifique des processus territoriaux.

Une autre des intuitions innovantes de la *Nouvelle Géographie universelle* concerne l'axe primaire de ce réseau orthogonal : la voie émilienne. Le voyageur de Malte-Brun, en la parcourant par morceaux, aperçoit à peine l'importance historique de l'ancienne chaussée bâtie au deuxième siècle av. J.-C. par Marcus Aemilius Lepidus. Le voyageur de Reclus, déjà critique, analyse tout d'abord les motifs de la permanence (qu'aujourd'hui nous dirions « de très longue période ») de cette artère. Dans l'alignement des villes le long de l'ancienne artère, les emplacements stratégiques des centres principaux à l'issue des voies transapenniniques ont gardé leur importance à travers les siècles. « Ariminium, la Rimini moderne, situé à l'angle méridional de la grande plaine du Pô, gardait à l'époque romaine l'étroit littoral ouvert entre

l'Adriatique et les Apennins. C'est là qui se trouvait l'entrée de l'Italie du Nord. La voie flaminienne, descendue des montagnes, y atteignait la mer ; la voie Émilienne, qui est encore aujourd'hui la grande ligne de communication entre le Piémont et l'Adriatique, y prenait son point de départ. » (*Ibid.*, p. 370.) L'aspect de cette séquence de villes, notamment leur différence avec les centres principaux de la Lombardie et de la Vénétie au nord du Pô, suggère la plus importante de ces intuitions. « Les grandes villes d'outre-Pô, dans l'Émilie, ont pour la plupart moins de caractère que celles de la plaine lombarde, sans doute parce qu'elles se trouvent sur le parcours de la voie émilienne, à la base des Apennins, et que le mouvement incessant de marchands et de soldats a effacé ce qu'elles avaient d'original. » (*Ibid.*, p. 378-379.)

Il s'agit de la première définition, née d'un regard paysager, de la voie émilienne en tant que système linéaire ville-route dont l'identité relève précisément du caractère sériel de ses composantes urbaines : aucune de ces villes n'arrive à prévaloir définitivement sur les autres. Ce ne sera que plusieurs décennies après que les géographes et les urbanistes arriveront à étudier cette région avec des outils conceptuels semblables. Farinelli écrit à ce propos : « L'allineamento di centri, a ridosso dell'Appennino, quasi in linea retta va da Rimini a Piacenza. Nell'insieme essi costituiscono una conurbazione, proprio nel senso che Patrick Geddes, inventore nel 1915 del termine, a esso assegnava: non un'area urbanizzata senza soluzione di continuità, ma una «galassia di città», una naturale alleanza di città, insomma una «città-regione». Nel caso emiliano l'ultima espressione deve intendersi alla lettera: la via Emilia è un gigantesco decumano. » (Farinelli, 2003, p. 178.)

De la première *Géographie universelle* à la deuxième, le saut scientifique paraît donc considérable.

### **Jules Sion et le double paysage de la plaine**

Dans la troisième *Géographie universelle*, l'auteur du chapitre sur l'Italie est Jules Sion (1879-1940), élève original de Vidal de la Blache<sup>2</sup> et collaborateur des *Annales* de Bloch et Febvre. Comme première observation, il nous faut remarquer qu'il doit beaucoup à Reclus pour ces pages : il lui consacre plusieurs références implicites. Notamment, il emploie un critère semblable dans le découpage de l'Italie en prenant lui-aussi le bassin du Pô comme première région à étudier unitairement, même s'il la découpe ultérieurement en deux chapitres, le premier sur les Alpes et le deuxième sur la plaine. Il accorde en général, comme Reclus, beaucoup d'importance à la position des villes sur les voies de communication historiques et à

des aspects comme l'articulation littorale qui toutefois ne concernent que très marginalement l'Italie du Nord.

D'ailleurs, d'autres critiques ont déjà remarqué que les références à Reclus chez les « vidaliens », notamment dans leurs *Annales de géographie*, sont assez nombreuses, malgré une tradition historiographique qui a longtemps vu leurs conceptions comme très contrastées. « Moins surprenante peut-être est l'importance des références à la *Nouvelle Géographie universelle* : une vingtaine sont explicites dans les AG » (Arrault, 2005).

Dans le texte de Sion, le paysage de l'Italie septentrionale se présente tout d'abord comme une zone intermédiaire parmi les paysages les plus familiers au lecteur français et l'altérité des paysages du Midi italien, dans les campagnes comme dans les villes. « Dans le Nord, c'est l'Italie continentale : une vaste plaine qui, par-dessus les Alpes, a toujours communiqué avec l'Europe atlantique ; un fleuve qui conduit vers l'Adriatique et l'Orient. Il y avait place dans les campagnes pour un bloc de densités élevées (...) En rapport avec les centres économiques de la France et de l'Allemagne, ceux de la plaine padane les suivirent dans leur essor industriel, dès l'ère de la vapeur, non sans leur ressembler. Un Lyonnais n'est pas dépaycé à Milan. Moins, à certains égards, qu'un Calabrais. » (Sion, 1934, p. 237.) La comparaison paysagère avec certaines régions de la France est toujours présente et il en résulte une certaine valeur de stratégie heuristique, notamment lorsque nous parlons de la plaine. « L'humidité relative de l'été a permis la diffusion du maïs et du mûrier qui fournit plusieurs récoltes de feuilles. Bien que gênée par les gelées, la vigne se marie à lui et à l'orme sur les guérets ; les chênes et les peupliers suivent les rivières bordées de belles prairies. Cette abondance de verdure au milieu de cultures intensives fait songer aux plaines de l'Aquitaine plus qu'aux paysages de la péninsule. » (*Ibid.*, p. 243.)

En parcourant les collines euganéennes, « on découvre avec surprise un paysage d'Auvergne : des puy noirâtres, troués de carrières, hérissés de ruines féodales, les uns dispersés en écueils, les autres groupés en un massif » (*ibid.*, p. 284). Encore, lorsque nous observons les cordons littoraux de la lagune vénitienne, nous constatons qu'ils « sont percés de *porti*, analogues aux graus de la côté languedocienne qui a tant de ressemblances avec celle-ci » (*ibid.*, p. 285).

À propos des villes, l'approche comparatiste repose aussi sur l'idée de pittoresque et sur ses stéréotypes, notamment par l'aspect mixte de certaines villes de frontière. « Dans ses rues qui ont le pittoresque des petites cités rhénanes, Bolzano offre aux visiteurs des Dolomites ses beaux fruits et le vin de ses vignes, dont les tonnelles basses colorent de vert bleuté tout le fond de son bassin. » (*Ibid.*, p. 256.) À l'est, Fiume ressemble à Trieste « par ses rues

italiennes confinant aux quartiers neufs du port, et aussi par le caractère artificiel de son commerce » (*ibid.*, p. 260).

Pendant l'écriture des *Géographies universelles*, les frontières politiques de l'Italie changent à plusieurs reprises. Sion applique cependant la démarche reclusienne en ne se renfermant pas dans les cadres étroits de divisions politiques qui sont toujours changeantes et qui peuvent ne pas correspondre aux limites naturelles ou ethniques. Dans les Alpes orientales « les limites des nationalités ont varié, bien moins selon les indications du relief que selon les forces d'expansion politique et commerciale. Elles ne correspondent pas aux frontières de l'Italie » (*ibid.*, p. 261). Là, le géographe remarque, comme déjà le faisait Reclus à propos de la situation précédente, la permanence de l'instabilité. « Trente et Trieste sont libres ; mais la frontière, tracée selon des raisons militaires ou politiques, enferme un irrédentisme germanique, un irrédentisme yougoslave. » (*Ibid.*, p. 263.) Sion reste du même avis à propos des divisions administratives de l'intérieur. « On a coutume de distinguer dans la plaine : le Piémont, la Lombardie, l'Émilie, la Vénétie jointe au Frioul. Ces divisions procèdent de l'histoire et de la linguistique plus que de la géographie. » (*Ibid.*, p. 273.)

Sion, tout comme Reclus et contrairement à Malte-Brun, place la Ligurie en dehors de notre « région naturelle ». Ce choix s'explique d'abord par la différence de son paysage, malgré ses relations étroites avec la plaine. « De l'Empire romain date un des traits essentiels de ce paysage : le verger. Les olivettes forment des vrais bois. » (*Ibid.*, p. 298.)

En appliquant des concepts classiques de la géographie humaine comme ceux de « pays » et de « genre de vie », Sion envisage dans la plaine émilienne deux pays très différents par leur histoire physique et humaine, qui se traduit par des paysages et des économies différents. D'un côté il y a la lisière traversée par la voie émilienne. « La partie de la plaine située au Sud-Est du Pô emprunte son nom, et en partie son unité, à la chaussée romaine si rectiligne que suivent la route moderne et la voie ferrée de Milan à Brindisi. Depuis Rimini jusqu'au-delà de Bologne, elle longe l'Apennin, montant et descendant sans cesse sur les éperons et les cônes torrentielles pour éviter les terres mouillées de la dépression. » (*Ibid.*, p. 279.) L'ancienne voie, comme chez Reclus, structure le caractère et l'unité de la contrée.

De l'autre côté nous trouvons les terres plus basses et humides, où Sion observe l'effort en cours pour la bonification. Là, le paysage est encore caractérisé par la présence de l'eau, notamment celle des marais et de fleuves encore difficiles à régulariser, celle des pêcheries de Comacchio, ou celle des champs inondés pour la production du riz et du chanvre. Toutefois, Sion observe qu'à son époque, même dans ces paysages à espaces vides, s'insinuent désormais les symboles de l'industrialisation et d'un peuplement croissant. « En songeant au peuple qui

se pressera ici bientôt, il faut accepter qu'une sucrerie dresse sa cheminée près de Sant'Apollinare in Classe et de l'illustre pinède. » (*Ibid.*, p. 282).

Il faut bien remarquer qu'à la différence de Reclus, toujours très attentif à tout ce qui relève du progrès et de la croissance industrielle de son époque, Sion reste plus ancré à la partie des paysages ruraux. À propos de l'aire très urbanisée et connectée de la voie émilienne, qui « n'a guère de bourg qui ne jalonne l'antique chaussée » (*ibid.*, p. 280), la *Géographie universelle* vidalienne envisage encore ses villes comme des marchés agricoles. Là, il n'y aura pas d'espace pour un développement différent : cela concerne aussi le chef-lieu, l'ancienne Bologne. « Ici, dès la préhistoire, s'est établie la liaison entre la plaine et la péninsule par l'ample vallée du Reno qui monte doucement jusqu'au bord du bassin de Florence (...). C'est un grand marché de froment, de chanvre et de porcs, qui occupe un artisanat florissant ; ce n'est point et ce sera difficilement une ville d'usines. Bologne la docte s'est vue reprocher l'uniformité de ses maisons à crépi rougeâtre, mais beaucoup de ses vieilles rues sont bordées de nobles *palazzi*, de jolies arcades accueillantes au voyageur qui la reconnaît de loin aux tours prodigieuses laissées par son passé guerrier. » (*Ibid.*, p. 280-281.) Une ville monumentale et universitaire, donc, où cependant la foire à cochons sera toujours la plus importante des industries.

### **Conclusion**

Tandis que la « grande entreprise » de la *Géographie universelle* ne s'achèvera qu'en 1947, l'Italie de Sion paraît en 1934. Dans les mêmes années 1930 paraissent aussi deux ouvrages très importants pour l'approche scientifique des paysages ruraux en tant que témoins de l'histoire sociale et de ce fait pour le concept de paysage aussi. La première est l'œuvre d'un historien, *Caractères originaux de l'histoire rurale française* de Marc Bloch de 1931 ; la seconde, *Essai sur la formation du paysage rural français* de Roger Dion de 1934, est l'œuvre d'un géographe. Nous avons vu que l'intuition de quelques-uns des outils intellectuels de ces auteurs est déjà présente dans les *Géographies universelles* « classiques », dont l'époque se conclut à peu près dans les années où ces nouvelles idées de paysage se répandent. Nous pouvons aussi supposer des influences, directes ou indirectes, des auteurs des *Géographies universelles* sur Bloch et Dion, qui d'ailleurs connaissaient très bien ces géographes leurs contemporains. Le second était notamment élève d'Albert Demangeon, un autre auteur de la *Géographie universelle* vidalienne.

Nous pouvons conclure que dans l'écriture de ces géographies, la démarche paysagère joue un rôle central, notamment dans les choix de découpage régional et dans la mise en place d'une

démarche qui vise à enseigner la géographie au public en lui proposant des images et en les comparant avec ses clichés visuels les plus familiers. Mais tout en s'agissant d'ouvrages écrits pour un public assez vaste, leurs auteurs tiennent toujours à bâtir une représentation du monde rigoureusement scientifique : ils appliquent ces démarches telles qu'elles sont disponibles dans les débats les plus avancés propres à chaque époque. L'évolution de cette pensée se reflète dans l'écriture de chaque *Géographie universelle*, avec aussi quelques intuitions assez innovantes ou bien anticipatrices, comme nous avons vu à propos de l'analyse du paysage de la plaine du Pô proposée par Élisée Reclus.

### Notes

1. Nous avons choisi dans ce texte de ne pas s'occuper de la quatrième *Géographie universelle* (1989-1996), publiée sous la direction de Roger Brunet, parce que cet ouvrage analyse la région à une époque où l'urbanisation et les transformations sociales de l'après-guerre avaient déjà radicalement modifié certains aspects de son paysage, notamment la *pianata*, auxquels nous nous intéressons maintenant pour notre comparaison.

2. Voir sur Vidal de la Blache: M.-C. Robic (sous la dir.), *Dans le labyrinthe des formes : le tableau de la géographie de la France de Vidal de la Blache*, Paris, CTHS, 2000 ; M.-C. Robic (sous la dir.), *Couvrir le monde : un grand XXe siècle de géographie française*, Paris, ADPF, 2006.

### BIBLIOGRAPHIE

#### Sources imprimées

Malte-Brun, C., *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau*, Paris, F. Buisson, 1810-1829.

Malte-Brun, C., *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau. Description de l'Europe et de l'Asie Occidentale*, 5e édition, Paris, Au Bureau des Publications Illustrées, tome IV, 1845.

Reclus, E., *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, l'Europe Méridionale, Paris, Hachette, vol. I, 1876.

Sion, J., Sorre, M., « Méditerranée et Péninsules méditerranéennes », dans Vidal de la Blache, P., Gallois, L. (sous la dir. de), *Géographie universelle*, Paris, Colin, tome VII, 1934.

## Bibliographie

- Arrault, J.-B., « La «référence Reclus». Pour une relecture des rapports entre Reclus et l'École française de géographie », dans le colloque international « Élisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes », Lyon, 7-9 Septembre 2005 (CD-Rom).
- Aymard, M., « Rendements et productivité agricole dans l'Italie moderne », *Annales, Économie, Société, Civilisations*, n° 28, 1973, p. 475-498.
- Besse, J.-M., *Voir le monde. Six essais sur le paysage et la géographie*, Arles, Actes sud, 1999.
- Bloch, M., *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Les Belles Lettres, 1931.
- Deprest, F., « Nord et Sud en France dans les *Géographies universelles* (1829-1990) : une différenciation à l'épreuve des mutations de la géographie », *Revue du Nord*, n° 87, 2005, p. 423-440.
- Dion, R., *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, Arrault, 1934.
- Farinelli, F., *I segni del mondo*, Firenze, La Nuova Italia, 1992.
- Farinelli, F., *Geografia*, Torino, Einaudi, 2003.
- Farinelli, F., *L'invenzione della Terra*, Palermo, Sellerio, 2007.
- Ferras, R., *Les Géographies universelles et le monde de leur temps*, Montpellier, Gip Reclus, 1989.
- Ferretti, F., *Il mondo senza la mappa : Elisée Reclus e i geografi anarchici*, Milano, Zero in Condotta, 2007.
- Gambi, L., *Una geografia per la storia*, Torino, Einaudi, 1973.
- Geddes P., *L'Évolution des villes : une introduction au mouvement de l'urbanisme et à l'étude de l'instruction civique*, Paris, Temenos, 1994.
- Robic, M.-C. (sous la dir. de), *Dans le labyrinthe des formes : le tableau de la géographie de la France de Vidal de la Blache*, Paris, CTHS, 2000.
- Robic, M.-C. (sous la dir. de), *Couvrir le monde : un grand XXe siècle de géographie française*, Paris, ADPF, 2006.
- Sereni, E., *Storia del paesaggio agrario italiano*, Bari, Laterza, 1961.